

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

---

NOS POÈTES

JEAN-MICHEL RENAITOUR

*Aviateur lyrique*



Éditions Littéraires

“ LES ARGONAVTES ”

---

MCMXVIII

JEAN-MICHEL RENAITOUR

## JEAN-MICHEL RENAITOUR

*Aviateur lyrique*

Ce n'est point un rimeur banal que j'entends glorifier en ces lignes. C'est un Poète, l'un des rares Poètes que cette époque nous ait laissés ou qu'elle ait produits.

Non que ce Poète se soit déjà pleinement réalisé, — il est si jeune ! et l'avenir s'ouvre à lui comme une longue voie triomphale entre les embûches de la guerre, — mais nous lui devons de telles prémices, de telles promesses, qu'il sied de ne point laisser tomber ses premiers chants dans un désert sans échos.

Surtout, qu'on n'aille pas croire que cette louange procède d'un geste d'amitié bienveillante, — car il y a aussi la République des camarades de Lettres ! — Je ne connais pas Jean-Michel Renaitour. Je ne l'ai jamais vu. Et, si j'atteste ici sa valeur, c'est que son dernier petit livre — *Les Olympiques* — m'a arraché — mais oui ! — une admiration spontanée. A tel point que j'ai désiré lire aussitôt les quelques autres opuscules qu'il avait précédemment publiés, — toute son œuvre, à ce jour : *Le Péplos déchiré* (1), *Arès le mauvais dieu* (2), *L'Horizon des Echos* (3), *Les Cimiers au Soleil* (4), *La Lyre et les Armes* (5), *La Muse*

(1) In-16, 24 p., éd. de la revue *L'Essor*, 57, rue Sedaine, Paris.

(2) In-12, 60 p., éd. de *L'Essor*, 1916.

(3) In-16, 20 p., éd. de la revue *Vie*, 68, B<sup>e</sup> Rochecouart, Paris, 1917.

(4) Paris, 1917.

(5) In-16, 24 p., éd., de la revue *Le Scarabée*, 83, rue de la Tombe-Isoire, Paris, 1917.

DU MÊME AUTEUR :

---

*Les Exils*, poèmes, préface de Charles Le Goffic, 2<sup>e</sup> éd., (E. Sansot, éd., 7, rue de l'Éperon, Paris, VI<sup>e</sup>).

*La Muse aux Violettes*, poème (E. Sansot, éd.).

*Les Poètes de Paris*, du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, anthologie (Société des Éditions Louis-Michaud, 168, Boulevard Saint-Germain, Paris, VI<sup>e</sup>).

*Les Ballades d'Amour*, du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, anthologie (Louis-Michaud, éd.).

*Les Rondeaux d'Amour*, du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, anthologie (Louis-Michaud, éd.).

---

A PARAÎTRE :

*Léda*, Chanson de l'impossible Amour.

*Les Bardes et Poètes Contemporains de la Bretagne Armoricaine*, anthologie des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, avec traductions, notices bio-bibliographiques et une introduction sur le mouvement intellectuel breton contemporain. (1 vol. in-16 jésus, d'environ 1000 pages).

---

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

---

NOS POÈTES

JEAN-MICHEL RENAITOUR

*Aviateur lyrique*



Éditions Littéraires

“ LES ARGONAVTES ”

---

MCMXVIII

et les Ailes (1), Les Olympiques (2)... Toute son œuvre, en cent pages peut-être, en y joignant une étude fervente sur Romain Rolland : *Au-dessus ou au cœur de la Mêlée* (3).

★

Ce qu'est Jean-Michel Renaïtour, socialement ?... Je ne sais trop. J'ai dit que je ne le connais pas, — pas assez ! Si j'en crois l'un de ses poèmes, il a des attaches en Berry ; il y est né peut-être, — ou peut-être à Paris, — le dernier jour de Mars de l'an de grâce 1896 ; — il a, du moins, rapporté de ce pays familial des souvenirs d'enfance qu'il évoquera avec charme dans ce même poème, *Écrit le 31 Mars 1917*, jour de sa « majorité légale », au seuil des années viriles :

Nous courions après les moutons qui venaient paître  
Jusqu'à la grille du château ;  
George Sand nous livrait sa grande âme champêtre.  
Nous sautions. Nous nous levions tôt.  
Ah ! pourquoi fallait-il quitter le Berry ? L'ai-je  
Assez évoqué, aux hivers ?  
Mais, l'hiver, c'est Paris ; Paris c'est le collège ;  
Le collège, ce sont les vers !...  
Oh ! mes premiers essais ! Version de Catulle  
Mise en alexandrins boiteux !  
Oh ! plaisir de la rime et de la majuscule  
Qui fait, des vers, que *ce sont eux* !  
Oh ! plaisir de la majuscule et de la rime,  
Quand on ne sait pas ce que c'est !  
Oh ! le premier sonnet qu'un journal vous imprime,  
A quinze ans, tout comme Musset !  
Et puis je découvrais Platon et Euripide.  
Féusse appris le grec à deux mains,  
S'il n'avait pas servi, vieux langage limpide,  
D'inharmonieux examens.

(1) In-18, 36 p., E. Sansot, éd., Paris, 1917. Mention d'honneur de l'Académie Française en 1918.

(2) In-16, 64 p., E. Sansot, éd., s.d. (1917), 1 fr. — Toutes les plaquettes de J.-M. Renaïtour sont en vente à la librairie E. Sansot, 7, rue de l'Éperon, Paris (VI).

(3) Paris, 1915 ?

Hanté d'Anacréon, citeur de Théocrite,  
Je promenais au Luxembourg  
Un grand chapeau, de longs cheveux, et le mérite  
D'aimer l'Art d'un farouche amour.  
Je laissais mes amis courir les filles peintes,  
J'étais chaste comme un nigaud,  
Je n'admettais l'amour que sous les térébinthes,  
Aux cieus de Chypre ou de Chio.  
Je fréquentais tous les poètes abordables,  
Les philosophes du café,  
Et, Paul Fort et Roinard m'invitant à leurs tables,  
Tous mes orgueils ont triomphé ! (1)

Voilà qui me dispense d'une présentation et d'une analyse. Nous entrevoyons Renaïtour dans ces vers : un enthousiaste, un véhément, une âme ardente, neuve, entière, éprise d'absolu, passionnée pour tout ce qu'elle conçoit de beau, de juste, de grand, passionnée pour l'Art que le Poète vénère comme une religion, passionnée aussi pour l'Amitié à qui il dédie des guirlandes de strophes attendries :

Partout j'ai des amis postés, vautrés, luttants.  
Oh ! qu'une étoile sur tous veille !  
Avoir beaucoup d'amis, c'est souffrir plus, au temps  
De cette moisson non pareille.  
.....  
Je veux les retrouver dès la paix. Dieu m'a mis  
Un cœur battant dans la poitrine.  
Je ne veux pas qu'Arès me laisse sans amis :  
L'Amitié seule est ma doctrine.  
.....  
Et nous enterrerons la Guerre dans l'oubli  
D'une jeunesse consolée.  
Et nous érigerons, comme un marbre ennobli,  
L'Amitié sur son mausolée (2).

Il a tant d'amis, Jean-Michel Renaïtour ! toute une escorte de jeunes poètes qu'il chérit et qu'il nous énumère avec une

(1) *Écrit le 31 Mars 1917*, dans *La Lyre et les Armes*.

(2) *L'Amitié*, dans *La Lyre et les Armes*.

complaisance qui me plaît parce qu'elle est aimable en soi et qu'elle ne va point parfois sans une certaine crânerie. Telle, — dans *L'Horizon des Echos*, — cette ode délirante A Maurice Rostand,

Jeune dieu blond dont l'ombre est l'ombre d'un poète !...  
et qui est bien ce que l'Amitié peut inspirer de plus absolu et de plus impertinent à l'égard du profane.

★

Il y a deux hommes en Renaïtour : l'artiste et l'apôtre.

L'artiste d'abord !

Il nous apparaît nourri et comme pétri de l'hellénisme traditionnel, — qu'il a puisé, comme tant d'autres, au giron de l'*Alma Parens*, — mais si impétueusement, si intensément, si juvénilement épris de la splendeur grecque, qu'il accommode aux exigences de sa rêverie ! — Car il faut bien reconnaître enfin que, cette antiquité un peu surfaite, notre culture classique se plaît à n'en discerner que les aspects les plus attrayants. — D'ailleurs, rien en Renaïtour du fossile universitaire ! C'est un vivant, un moderne, un moderniste même, féru seulement de toute l'archaïque beauté, comme son ami Maurice Rostand avec qui il communique dans ce culte amène et à qui il a dédié *Le Péplos déchiré* :

Oui, j'étais fait pour naître en Grèce,  
Ami de l'azur triomphant,  
Et pour danser dans l'allégresse  
La danse de Sophocle enfant...

Tout ce *Péplos déchiré* est un thrène enthousiaste à la Grèce immortelle qui nous apparaît si belle dans les livres, — dans ceux de Renaïtour notamment, — un peu à la façon dont (on se rappelle la boutade) « la République était si belle sous l'Empire ! »...

J'ai l'éternel regret de l'Hellade ancienne...

clame mélancoliquement le Poète, dans un autre chant du

*Péplos déchiré*. En maintes pages de son œuvre fraîche-écloso, il affirmera cette invincible nostalgie. Tout à l'heure, nous l'écouterons mêler avec délices les noms de Platon, d'Euripide, d'Anacréon et de Théocrite au souvenir de ses humanités récentes...

Viens ! Errons tous les deux ! Prends ma main dans ta main,  
Racontons-nous nos chers regrets de l'Hellénie !..

suggère Pylade-Renaïtour à Oreste-Rostand. (1)

Et qui blâmera Jean-Michel Renaïtour d'aimer la Grèce et de la chanter, s'il la chante bien ? Ce sont ses *Orientales*, à lui ! Aussi, quelle amertume dans l'âme du Poète de n'être point de ceux que les hasards de la guerre auront conduits vers cette terre sacrée ! Sa fantaisie attristée a brodé sur ce thème des strophes que le Banville des *Odes funambulesques* n'eût point méprisées :

La France est belle, soit ! Mais la Grèce me hante.  
Je suis resté de ceux qu'une feuille d'acanthé  
Fait pâmer, l'œil levé.  
Pourquoi m'avoir caché, à moi qui suis Poète,  
Cette expédition qui devait être faite,  
Ministre Painlevé ?

Mon âme aurait vogué vers la Grèce, allégée,  
Et j'aurais si bien su faire entendre à l'Égée  
D'épargner nos bateaux !  
J'aurais si bien parlé aux oliviers d'Attique !  
Mon discours homérique, ulysrien, pathétique,  
Eût ému les échos !

.....  
Pas besoin de fusils, d'obus, de mitrailleuses !  
Canons toujours braqués, menaces orgueilleuses  
Sont de piètres moyens.  
Les Turcs ont ces façons. Craignons leur réussite.  
Il faut mieux pour les Grecs : il faut qu'on leur recite  
Des vers eschyléens (2).

Voilà qui n'était point dans la manière du haut-commissaire

(1) A Maurice Rostand, dans *L'Horizon des Echos*.

(2) *En Grèce !* dans *La Lyre et les Armes*.

Jonnart. Mais M. Jonnart, en effet, comme nous l'indique le Poète, avait sur Jean-Michel Renaïtour l'infériorité de n'être pas l'auteur du *Péplos déchiré*.

★

L'apôtre maintenant !

C'est un petite feuille lyrique, porteuse d'un beau titre : *L'Essor*, qui me l'a révélé, aux jours déjà lointains — 1914-1915 ! — où la guerre des peuples fous nous infligeait ses premières horreurs.

*L'Essor*, que publiait notre Poète à peine émoulu de son lycée parisien, n'était, sous l'apparence d'un journal littéraire, que le recueil périodique de ses premiers vers.

Et ces vers n'étaient point seulement d'inactuelles aspirations vers l'Hellade abolie. Ils participaient aussi aux graves soucis de l'heure.

Ce qu'était Renaïtour, alors ?...

Un pâle adolescent de cœur chrétien et d'âme  
Eprise de fraternité... (1)

Sans doute, les vers que publiait *L'Essor*, à cette époque, et par quoi Renaïtour s'associait douloureusement à la politique de l'Europe et de son pays, n'étaient point de ceux qui imposent dès l'abord à la foule étonnée le respect d'une originalité créatrice. La pensée et la forme en étaient mal assurées et trahissaient certaines influences importunes. On y sacrifiait trop volontiers au goût du jour qui était aux vaines imprécations contre les Kaisers d'Allemagne et d'Autriche et autres seigneurs de moindre importance ; on s'y complaisait à des variantes sur tous les poncifs à la mode. Et nous eussions pu craindre, à lire certaines invectives et certaines aberrations, que l'intensif « bourrage de crâne » exercé par les « hautes sphères » sur une « opinion publique » abêtie et mu-

(1) Écrit le 1<sup>er</sup> Mars 1917, dans *La Lyre et les Armes*.

selée ne comptât Renaïtour au nombre de ses inconscientes victimes. Il fallait que la pensée libre se dégageât de sa gangue de routine pour que le Poète devint lui-même. Or, Jean-Michel Renaïtour était de ces hommes de bonne foi et de bonne volonté à qui Jésus a laissé entrevoir l'avènement de la Paix sur la Terre.

Et Jean-Michel ne tarda point à trouver son chemin de Damas et à rentrer au bercail de l'Amour évangélique.

Car ce Poète, malgré ses réminiscences attendries des beaux paganismes hellènes, est un croyant et un fervent. Il paraît devoir se rattacher à la grande tradition catholique des Huysmans et des Verlaine, à la grande foi naïve des Humilis et des Francis Jammes. A moins que le développement logique de sa pensée ne l'oriente peu à peu vers le christianisme élucidé d'un Victor Hugo !

Les poèmes que j'avais lus dans *L'Essor*, je les retrouve aux premières pages d'*Arès le mauvais dieu*. Mais d'autres vers leur font suite qui s'affirment prometteurs d'une proche maturité. Un vrai « talent » déjà, non point, certes, affranchi encore de certaines emprises tenaces — celle surtout des *Châtiments* et de *l'Année terrible*, — mais, au moins, une personnalité qui se cherche et s'éprouve. On découvre, en feuilletant ces pages, la prompt évolution d'une âme ardente à gravir, selon la métaphore de Hugo, une de ces « échelles qui vont de l'ombre à la lumière ». Tout à l'heure, Renaïtour engueulait — passez-moi cette expression désormais académique ! — l'empereur d'Allemagne, qu'il rendait seul responsable de tous nos maux présents, sans guère tenir compte du millénaire asservissement des hommes au mauvais dieu de la guerre, — Arès, Mars, Bellone, Jéhovah, Allah, Gott, God, Dieu !... appelez-le comme vous voudrez !... — Et voici qu'il réfléchit maintenant et que son regard commence à pénétrer au-delà des vaines apparences :

Et l'Évangile ?... Avec ces guerres, qu'en fait-on ?...

Il faut lire ce poème (*Scruples*) :

On réapprend les vieux *Credos*, et chacun prie  
 Pour soi, pour ses parents, sa maison, sa patrie ;  
 Et chacun à son Dieu demande à tout instant  
 La défaite allemande, — en se félicitant  
 D'avoir pu retrouver une foi trop fragile...  
 Et l'on n'oublie enfin que le seul Évangile,  
 Le vrai, pur et grand dogme, en sang divin écrit ;  
 Et l'on n'oublie enfin que le seul Jésus-Christ !  
 — Car, si l'on songe, en somme, au Dieu des douze apôtres,  
 Ne faut-il pas, pour lui, s'aimer les uns les autres ?...

Alors ?.. Heureux, trois fois heureux, ceux que le doute  
 N'a pas rendus moins sûrs, un instant, de leur route !  
 Pour nous, pauvres pécheurs, nous le reconnaissons,  
 Nous hésitons souvent entre les deux leçons :  
 La loi d'ici nous mène à la lutte allemande  
 Et de n'y point aller l'autre Loi nous commande ;  
 Faut-il à la Patrie obéir, ô Français,  
 Ou faut-il n'obéir qu'à Dieu seul ?... Je ne sais.  
 Je me trouble, à ces mots, chaque fois que j'y songe.  
 Car l'Évangile enfin ne peut être un mensonge ;  
 Et je devrais pourtant, pour n'obéir qu'à lui...  
 Ah ! quel est l'heureux bord où la Vérité luit ?

Cet heureux bord, Renaïtour l'a-t-il enfin touché ?.. Du moins, il le croit sincèrement, car il est homme de bonne foi et de bonne volonté. Et voici qu'il écrit une *Ode à Liebknecht*, une *Ode à Romain Rolland*... Il a même écrit, pour un journal d'avant-garde, une étude sur le même Romain Rolland, que la Censure a supprimée sans plus de formes. Il s'indigne et proteste en des alexandrins virulents :

Et si je veux parler de Romain Rolland, moi !...

De fait, on peut être surpris que la Censure laisse parfois dire en vers ce qu'elle prohibe en prose. C'est que la Poésie compte si peu, n'est-ce pas ! Comment expliquer autrement que la quatrième Parque ne soit point émue de ces strophes :  
*Pacifistes ! où le Poète*

...s'aime

D'aimer les pèlerins têtus de Kienthal...

et de cette satire : *Explications*, — si vigoureuse dans la manière encore de « Notre-Père Hugo » — où il sert quelques vérités bien senties (à défaut de la Vérité dont il est avide) à « un membre de l'Académie Française, rédacteur à *L'Echo de Paris*, nationaliste intégral » :

Car ils ne sont pas seuls les auteurs, quoiqu'on dise,  
 De la lutte effarante et de l'âpre bêtise,  
 Les pangermanisants tant de fois dénoncés.  
 Sachez-le : — vainement vous vous en courroucez ! —  
 Vous avez votre part importante et réelle  
 De culpabilité dans l'énorme querelle,  
 « Patriotes » français, « patriotes » ardents,  
 Qui, désireux de paix, vous armiez jusqu'aux dents !  
 « Désireux de paix », dis-je. Eh ! ma foi, j'exagère,  
 Car enfin, si la paix vous eût été si chère,  
 Eussiez-vous, face au Rhin, braqué tant de canons ?  
 Avouez-le : la guerre où nous nous acharnons,  
 Vous la voyiez sans peur fondre en rouge avalanche  
 Et vous l'appeliez même à grand cris : la Revanche !  
 Nous y sommes en plein. C'est horrible ! Et pourtant  
 N'allez pas renier vos paroles d'autan :  
 Vous la vouliez ! Ces chocs vous semblaient nécessaires..

Et comment surtout la fantasque Anastasie eût-elle toléré en simple prose cette émouvante — profondément émouvante — *Lettre d'un Soldat*, par quoi se clôt *Arès*, le mauvais dieu, dédié « à Pierre Brizon, Député de l'Allier, et à son courageux pacifisme ».

★

Il est des gens — tant de pauvres gens, hélas ! — qui, lorsqu'on parle « pacifisme », entendent immédiatement « défaitisme ».

« Défaitiste » !... Je vois déjà le « mot ignoble » s'accrocher au *péplos* de Jean-Michel Renaïtour. Heureusement, il a des ailes ! Cet éphèbe, évadé du siècle de Périclès, a retrouvé les ailes brûlées d'Icare ; ce disciple de Platon se meut

entre ciel et terre ; ce « défaitiste » évangélique est pilote-aviateur d'une escadrille française.

Il a eu vingt-et-un ans le 31 Mars 1917. Il vole, il survole Paris, « cœur de la France » :

— « Vous défendez Paris », m'ont dit mes chefs. — Qu'entends-je ?

C'est un Archange qu'il faudrait !

A moi, d'avoir ce poste ? et d'être cet archange ?...

O Paris ! Paris ! est-ce vrai ?

On leva, pour défendre Eden au premier homme,

Le glaive du divin Mépris.

Des oiseaux qui ne volaient pas ont sauvé Rome...

Mais garder le ciel de Paris !

Mon capitaine, expliquez-moi ce que vous dites ;

J'ai ce que vous nommez « du cran » ;

Mais regardez comme mes ailes sont petites :

Le ciel de Paris est trop grand !

Et voilà ! Tous les jours, j'attends. La guerre dure.

On ne va pas à Stockholm. Mais

Finira-t-elle alors jamais, la guerre dure,

Finira-t-elle alors jamais ?

Pas Stockholm, soit ! La question n'est pas tranchée.

Je suis pour la paix, moi ! Et vous ?

Et ceux, depuis trois ans, qui sont dans la tranchée,

Croyez-vous qu'ils n'en soient pas fous ?

Je songe à ceux-là seuls. Oui, je sais que mes risques

Sont, pour le moins, égaux aux leurs ;

Je sais que l'on me donne un même droit aux brisques :

Pourtant, je n'ai pas leurs douleurs (1).

Quel plus beau rêve pour un Poète que d'être ce pilote ailé, montant, au-dessus la ville, ses « factions stellaires » ! Toute l'âme vibrante de Renaitour en exulte : « On est pilote ainsi qu'on est poète », s'écrie-t-il. « L'altitude m'inspire... Et de fait, les vers qu'il a rapportés de là-haut sont étincelants :

C'est aimer l'air avec un empirisme clair

Que de lui confier sa vie avec délire.

Volons ! Les fils de fer entre les plans ont l'air

D'être les cordes d'une lyre.

(1) *Iambes*, dans *La Muse et les Atles*.

Le vent vibre en passant entre ces cordes-là.  
C'est un son que le bruit du moteur n'ose atteindre.  
Et le vent musical semble donner le la  
Pour le chant de chaque cylindre.

Mais les détails sont moins distincts. On est très haut.  
On palpe la splendeur céleste. On est en elle.  
Il semble qu'on commande au monde à son gré. Oh !  
La minute est presque éternelle.

Que j'aime la folie où l'on devient sacré,  
Où le génie en rut se révèle et s'affirme,  
Où jusqu'au souffle ultime on n'agit qu'à son gré !...  
Un dieu m'a marqué de sa firme,

Et c'est le jeune dieu de l'audace et du beau  
Qui dans ses attributs range l'aile nouvelle.  
C'est un dieu fier ; il aime à porter un flambeau  
Et qu'un vent rude l'échevelle.

Qu'importe qu'une mort terrible soit sur nous,  
Si c'est en plein azur que notre sort se règle !  
Qu'importe, à notre mort, qu'on nous traite de fous  
Si nous avons la mort de l'aigle ! (1)

★

Jean-Michel Renaitour était né aviateur. Il y a dans ce nom *Renaitour*, — ne le sentez-vous pas ? — une ampleur, une envergure !.. *Renaitour*, cela rime richement avec *vantour* (2), encore que cet oiseau soit moins en vogue que l'aigle, précité, — moins prisé surtout des poètes et des héraldistes. Renaitour était né aviateur, Renaitour était né sportman, Renaitour était né Poète. Et ce n'est point un mince mérite que de s'affirmer — sous une forme neuve, avec un tour de pensée et d'expression

(1) *Plein Ciel*, dans *La Muse et les Ailes*.

(2) J'ai appris, depuis qu'est écrite cette étude, que J.-M. Renaitour s'appelle Tournaire pour l'état-civil. Renaitour n'est que l'anagramme de Tournaire. Mais la riche rime entr'aperçue — *Renaitour-Vantour* — serait plutôt l'effet d'une préméditation que d'une prédestination. — Encore une illusion qui s'en va !..

qui sont bien à lui, cette fois, — le Poète du Sport moderne, qu'il pratique éperdument à défaut des jeux antiques.

*Les Olympiques* ! C'est ici que Renaïtour commence vraiment à se réaliser, à se dégager d'influences trop immédiates, — Hugo et Rostand surtout —. Il avait déjà l'éloquence, — dont on aurait pu craindre qu'elle fut gâtée par une incoercible propension à la verbosité du rhéteur — ; voici qu'il décèle à présent une ingéniosité, une virtuosité nouvelles et qu'il déjunte « l'imagination d'Athénien qu'il a » (1) dans le cycle d'une pensée élargie, mais affermie, fortifiée, précisée par l'heureuse combinaison du sport intellectuel et du sport physique. *Mens sana in corpore sano*.

Il n'y a pas d'idées nouvelles, c'est entendu ; — et tout le talent d'un écrivain est de renouveler l'expression des vieilles idées immuables.

J.-M. Renaïtour y a réussi, et c'est par quoi son talent s'avère original et par quoi il ne s'était pas en vain promis d'« émousser au moins quelques indifférences » (2).

D'autres ont loué le Sport avant Renaïtour — qui étaient des Poètes peut-être, mais qui sans doute n'étaient point des *Sportmen*. Pour être le Poète du Sport, il fallait être un Poète-Sportman. Il fallait que, par la volonté des dieux tutélaires, une heureuse disposition réunît chez le même homme une double aptitude physique et intellectuelle, et que la passion du Sports harmonisât chez un subtil artiste avec une ferveur païenne pour une antiquité où les « Jeux » étaient tout à l'honneur. Il fallait encore que cette passion fût servie par un don lyrique assez puissant pour dégager du Sport moderne toute sa poésie trépidante et rebelle, et, par une ingéniosité verbale, une virtuosité prosodique assez sûres d'elles-mêmes pour transposer dans le poème, sans qu'il y eût discordance,

(1) Pièce liminaire de *L'Horizon des Echos*.

(2) Pièce liminaire de *L'Horizon des Echos*.

avec leur précision pittoresque et leur saveur chère aux initiés, les termes techniques de la mécanique, ceux du vocabulaire sportif et ceux de l'argot des « as ».

Et tout cela est très bien, vraiment.

Oyez ce prélude :

Où sont, avec leurs saints transports,  
Tes fastes fameux, Olympie ?  
O notre âpre époque, ô l'impie  
Où l'idée a honni les Sports !  
Et si toujours c'était l'Idée,  
On oublierait vite en rêvant,  
Mais c'est la sottise souvent  
Par qui la Grâce est éliée.  
Pourquoi toujours l'athlète est-il  
Un ignorant cynique et bête ?  
Pourquoi n'est-il jamais athlète,  
Celui dont l'esprit est subtil ?...

La Grèce étalait au soleil  
Et la palestres et la piscine  
Et la nudité qui dessine  
Une ombre sur le sol vermeil.

Le discobole, esprit profond  
Malgré sa stature d'Hercule,  
Pouvait, sans être ridicule,  
Dissenter avec Xénophon.  
Quel boxeur aujourd'hui se dote  
D'un peu d'esprit et de savoir ?  
Là-bas, tous ceux qu'on pouvait voir  
Connaissaient par cœur Aristote.

Olympie ! Olympie ! Ayons  
Une pareille ville-fée !  
Que la Seine emprunte à l'Alphée  
Ses programmes et ses rayons !  
Il faut que sur l'étude on prenne  
Plus de temps. Le Sport passe avant.  
Il faut, philosophe ou savant,  
Descendre à son tour dans l'arène.

— Mais la guerre ?... — En vain vous criez :  
C'est sous le casque, au bruit des piques,  
Que je songe aux Jeux Olympiques  
Où flottait l'odeur des lauriers.

N'est-ce pas qu'elle est belle, cette frénésie lyrique et sportive qui règne d'un bout à l'autre du poème, qui frémit dans ces allègres octosyllabes, les anime d'une vie intense et les préserve d'une monotonie dont Renaïtour s'est joué avec une triomphante audace ?

De l'audace, il en fallait pour penser fixer dans ces petits vers la « Psychologie des Sports ». Et c'est plus qu'une esquisse qu'il nous donne, ou, du moins, c'est une esquisse assez poussée pour qu'on la puisse considérer comme définitive. Et « ça y est », « ça y est », tout à fait, voyez-vous !...

Tennis, Natation, Danse, Boxe, Chasse, Automobile, Aéronautique, — et Guerre ! — il a tout pratiqué, tout compris, tout senti, tout chanté, — tout chanté comme il l'a compris et senti.

Le Tennis :

C'est une ambiance mystique  
D'air vif et de pas de ballets.  
Ah ! rien n'est tel qu'un sport anglais  
Pour rappeler le sport antique !  
C'était presque au tennis déjà  
Qu'avec la sveltesse ancienne,  
Sur la plage phéacienne,  
S'abandonnait Nausicaa...

La Natation :

J'aime la nage bien rythmique,  
La caresse des clapotis  
Et les reflets, longs et petits,  
Dans l'eau couleur de céramique.  
Mon rythme, en nageant, participe  
Au large rythme universel.  
J'aspire à la vague son sel  
Comme le tabac d'une pipe.

L'eau salée, ainsi qu'une huile, oint  
Mes deux épaules ruisselantes.  
Et je nage à saccades lentes.  
Mais je nage et vais loin, très loin.

Et je sens, en plein Océan,  
Tout le danger où je me trempe.  
Je suis seul et sais qu'une crampe  
Serait ma rentrée au néant.  
J'en frissonne — mais j'en exulte.  
J'aime le risque — un risque tel.  
J'aime à frôler la mort, mortel  
Ivre des flots dans leur tumulte.

La Danse, — non les fades polkas et les tangos canailles, —  
mais :

O danser sous un chapiteau !  
Le ciel est vert, le temple est jaune,  
Nijinsky bondit comme un faucon  
Sous l'œil attendri de Cocteau !  
Pannyre aux talons d'or, qu'évoque  
L'esprit rêveur d'Albert Samain,  
Nous tend la palme, dans sa main,  
D'un art qui n'est pas équivoque.

La Boxe :

L'intelligence des humains  
— Pouvons-nous répéter encore  
Avec le vieil Anaxagore —  
Leur vient de ce qu'ils ont des mains.  
La main de l'homme prend, met, trie,  
Prouve si son œil disait vrai  
Et lui fait palper le secret  
Planant sur la géométrie...  
Les gestes de la main sont tant !  
L'ouvre-t-il ? C'est l'aumône heureuse ;  
C'est la soif, lorsqu'il la fait creuser ;  
C'est l'amitié lorsqu'il la tend ;  
C'est, pour la prière orthodoxe,  
Les doigts l'un contre l'autre joints ;  
Enfin, lorsqu'il ferme les poings,  
C'est qu'il va lutter, c'est la boxe...

J'aime ce jeu des poings : beaucoup !  
 Paris après Sparte en trafique.  
 On est d'autant mieux pacifique  
 Qu'on sait mieux placer un bon coup.  
 Les boxeurs sont des gens sans phrases.  
 Un discret abrutissement  
 Berce assez agréablement  
 Les halètements des gymnases.  
 Tu te bats, insensible au mal.  
 Chaque assaut t'oblige à renaître.  
 Tu sens grandir dans tout ton être  
 Tout l'attrait du règne animal.  
 Et ce n'est pas un plaisir, comme  
 Beaucoup s'imaginent, si vain :  
 Le penseur qui se croit divin  
 Doit sentir parfois qu'il n'est qu'homme.

*La Chasse :*

On part le matin, — il fait bon ! —  
 Muni de son arme assassine,  
 Et la première bécassine  
 S'affale après son premier bond.  
 On poursuit. La plaine est battue.  
 Le gibier part, chemin faisant.  
 C'est le lièvre, c'est le faisan,  
 C'est la perdrix, c'est tout qu'on tue.

Ici, marquons une réserve : il y a, dans la chasse, la marche ou la chevauchée, qui est bien du sport, mais aussi le meurtre lâche de l'animal qui n'est que jeu de boucher. Les Grecs n'ont jamais, que je sache, promu la chasse au nombre des jeux d'Olympie. Et la guerre à l'animal vaut-elle mieux, à tout prendre, que la chasse à l'homme?.. Sensiblerie, tant qu'on voudra, mais... — Jean-Michel Renaitour, relisez, dans Brizeux, *la Mort d'un Bouvreuil*.

*Revenons au sport vrai avec l'Automobile :*

... Une côte ! Et l'on redescend.  
 Et l'on s'emballe de plus belle.  
 Monstre emballé, mais non rebelle,  
 Notre auto roule à plus de cent.

Ponts de fer dont sonne la voûte,  
 Ravins creux, granits culminants,  
 C'est la route aux brusques tournants,  
 La route aux surprises, la route...

Que de crimes mal acquittés  
 On commet en ton nom, Vitesse !  
 — La Vitesse, disais-je, était-ce  
 Quelque dieu des antiquités ?  
 — Non ! m'a-t-on dit. L'on se prosterne  
 Devant sa fougue depuis peu,  
 Et, si la Vitesse est un dieu,  
 C'est le dieu du monde moderne.

*Dernier-né des sports, l'Aéronautique :*

J'ai là-haut, comme nul n'en a,  
 Ma tour d'ivoire — et l'allégresse  
 De pouvoir apprendre à Lucrèce  
 Où sont les *templa serena*.

Mais je hante un monde trop vieux  
 Si c'est vraiment moi qu'à son aide  
 Invoquait l'enfant Ganymède  
 Contre l'aigle envoyé des Dieux...  
 Aujourd'hui la Guerre m'appelle.  
 Mais la Guerre est un vil objet.  
 Pour mériter l'ardeur que j'ai  
 La Guerre n'est pas assez belle.  
 A moins qu'un destin moins mauvais  
 M'y réservant mieux qu'une tombe  
 J'y sois seulement la colombe  
 Porteuse du rameau de paix.

*... Et la Guerre, enfin ! la Guerre :*

... Reste le mauvais sport, le seul,  
 Le seul mauvais sport qu'on pratique,  
 La Guerre, insane gymnastique  
 Qui veut pour tapis un linceul !

*(Censuré)*

Quoi ! lorsque tout est relatif,  
 La guerre serait absolue !  
 Non ! le sport en vain évolue :  
 Il n'est jamais anti-sportif !

*(Censuré)*

Non ! il faut revenir demain  
A la Course, charge sans risque,  
Et reconnaître que le Disque  
Vaut mieux que la grenade-à-main.  
(Censuré)

La *Marseillaise* est trop guerrière  
Et Barrès est trop revanchard.  
Le jeune conducteur de char  
Veut qu'on lui rende la Carrière  
Où, dans un nuage vermeil,  
Poussant les chevaux qu'il dirige,  
Il conduisait son blanc quadrigé  
Et concurrençait le soleil !

★

Ici prend fin, parvenue à l'apogée de son développement lyrique et de sa véhémence dialectique, cette œuvre brève — j'ai dit *Les Olympiques* — mais d'une singulière distinction, qui élève Jean-Michel Renaitour au rang — sinon au-dessus — des plus heureusement doués de nos tout jeunes aèdes.

On aura perçu, dans les vers que j'ai cités, — il aurait fallu tout citer ! — les qualités premières qui désignent l'auteur des *Olympiques* à l'attention de ses pairs et du public. On aura senti surtout l'élévation et l'entière sincérité de son inspiration, l'enthousiasme candeur de sa foi militante, en même temps que la souple élégance de son verbe, riche de ressources imprévues, et l'aimable dandysme de sa manière où transparait encore un peu Rostand — le Rostand des *Musardises*, — mais où l'on discerne déjà Renaitour.

N'est-ce pas qu'elle est bien séduisante et personnelle, cette jeune physionomie d'un Poète qui est un sportman, d'un hellénisant qui est « de son temps » plus qu'aucun, d'un catholique qui est socialiste comme le Christ, d'un soldat qui dénonce et combat la guerre assassine ? La complexité apparente de cette figure se fond, au surplus, dans l'unité nécessaire d'un idéal très simple et très pur. J'ai dit qu'il y a deux hommes en Renaitour : l'artiste et l'apôtre. *Beauté, Justice,*

voilà les deux mobiles de sa vie, les deux pôles de son activité créatrice, et, pour lui, il est clair que *Justice et Beauté* ne font qu'un et qu'il les confond dans un même amour. (1)

On peut ne pas partager toutes les idées de Jean-Michel Renaitour ; on ne niera pas son talent. On peut ne pas concevoir comme légitimes certaines de ses aspirations ; on ne saurait hair l'humanité généreuse de son inspiration, ni mépriser la courageuse audace de ses chants. On peut réproucher en lui le « dangereux utopiste » — à qui l'avenir ne peut pas ne pas donner raison ; on ne méconnaîtra pas — de bonne foi — le Poète (2).

CAMILLE LE MERCIER D'ERM.

(31 Mars 1918).

(1) En Juin 1918, J.-M. Renaitour a été l'objet, sur le front où son escadrille est engagée, d'une citation avec Croix de Guerre. Il s'en console en disant : « Qui sait si cette croix de guerre bien humble ne me permettra pas, un jour, d'élever la voix plus haut ? »

« Puisqu'on méconnaît aux civils le droit imprescriptible de la parole libre, peut-être ne le peut-on méconnaître aux combattants ? »

« Si la puérilité de l'esprit national exige, pour m'écouter, que je lui montre que j'ai risqué ma vie, je pourrai le lui montrer. C'est tout ! »

« ... Mais, comme je puis être de ceux qu'engloutira demain la guerre dans son gouffre insatiable, je précise nettement ma pensée pour qu'on n'abuse pas ensuite de mon nom et de mon exemple en la déformant, comme je l'ai déjà vu faire pour tel ou tel depuis 1914. Car on est plein d'une malice sans scrupule et on enrégimente honteusement tous les morts dans la défense de la mauvaise cause ». (22 Juin 1918).

(2) Et voici que l'Académie Française elle-même, dont on connaît assez les traditions conservatrices, a été obligée de s'incliner : le 20 Juin 1918, lors de l'attribution du Prix Archon-Despérouses, dont les principaux titulaires ont été, cette année encore, des poètes morts à la guerre, elle a daigné accorder une mention d'honneur à *La Mase et les Ailes*. L'illustre Compagnie — dont Renaitour avait fort malmené certains membres à cause de leur pangermanisme... pardon de leur « nationalisme intégral » et de leur exterminisme non moins absolu — n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au prix. Elle avait devant elle une série de plaquettes qu'évaluaient un volume : elle n'en a retenu qu'une seule, qui n'était pas sans doute la plus remarquable mais qui devait être à ses yeux la moins subversive. Ne nous plaignons pas ! Cette mention, par quoi elle a donné la mesure de son libéralisme, c'est tout de même un beau geste de la part de la « Vieille Dame » du Palais Mazarin.

*IMPRIMERIE ARTISTIQUE DE L'OUEST*

5, rue Yvers,

NIORT

—  
**Prix : 1 fr.**  
—